

# UN NOUVEAU PUBLIC SCOLAIRE ?

Depuis plusieurs mois, je suis inquiète de notre absence de réflexion approfondie sur la mutation pédagogique qui est en train de se faire.

A la rentrée des journées de Pau, j'avais déploré dans *Liaison second degré* que l'émiettement des journées, le peu de suivi des participants, l'apparente satisfaction des gens et les préoccupations justifiées au sujet de la C.E.L. n'aient pas permis de remuer les profondeurs. Il me semble que nous investissons parfois beaucoup d'énergie contre des dangers bien moins lourds de conséquences et bien moins insidieux que certaines menaces diffuses qui pèsent quotidiennement non seulement contre l'I.C.E.M. mais contre tout effort pédagogique et mettent en danger les enfants et les adolescents dans leur équilibre physique et psychique.

Or, nous n'avons fait aucune analyse des conditions actuelles de l'expression libre, de nos problèmes, de notre avenir. Préoccupés par les outils — et j'en connais leur importante nécessité — notre production semble diminuer la réflexion de caractère théorique sur le pourquoi de ces outils, sur ce qu'ils peuvent sauvegarder, structurer de la personnalité dans le climat scolaire actuel.

Comment sont-ils reçus par les enfants et pourquoi le sont-ils ainsi ? Mais que veulent ces enfants et ces adolescents de 1980 ? Qu'attendent-ils de nous ? Pourquoi ?

Les extraits qui suivent ne sont que des cris de comportements réverbérés par des maîtres, passés au crible de la conscience des maîtres. Toutes ces perceptions délivrées témoignent-elles de la voix des enseignants puisque tous les enseignants nous intéressent et, à travers eux, des jeunes qui nous intéressent tous aussi dans quelque classe où ils se trouvent ? Certains camarades y reconnaîtront dit tout haut ce qu'ils se disent tout bas, en culpabilisant parfois. Mais surtout, il doit y avoir des échos à ces cris. Les constats sont utiles mais ne doivent être que des éléments d'analyse pour l'action.

Notre passé, nos forces présentes impliquent que nous restions, plus que jamais, des foyers de propositions.

Qui prend la plume après lecture de ces extraits du riche bulletin de la commission audio-visuelle d'avril-mai 1980, de lettres de camarades qui questionnent aujourd'hui le mouvement tout entier ?

*«Me parviennent un nombre d'informations qui me surprennent, et font dire à certains que je suis sur une autre planète — ce qui serait dangereux.*

• *En milieu sur-urbanisé surtout, l'extrême instabilité des enfants travaillent en permanence en sur-vitesse (prise insuffisante d'informations dans la perception de la tâche, aboutissant à un travail superficiel, à des résultats constamment erronés).*

• *Lassitude physique importante des enfants, les jeunes surtout, se traduisant par excitation permanente et agressivité, violence physique, casse chez les plus grands.*

• *Extrême difficulté à obtenir une autoprise en charge. Travail sur planning individuel et collectif très long à se mettre en route, alors que voici quelques années encore, en quelques semaines c'était possible dès le C.P., au C.E.1 certainement.*

• *Nos techniques d'expression et de communication sur tous les supports n'obtiennent plus l'adhésion immédiate des enfants. Parallèlement à leur introduction, il faut apporter une rééducation à la relation avec les objets, le réel, les autres, beaucoup plus longue que par le passé. Une stratégie précise est nécessaire, ce qui implique de la part de l'éducateur un décodage du comportement actuel des enfants et une connaissance précise de nos techniques et de leurs outils.*

• *La correspondance interscolaire, l'imprimerie, la projection de diapositives, l'écoute d'un disque, d'un enregistrement, noyées dans le flot des media apportant la transmission instantanée des sons et des images sont perçues comme «très ordinaires» et d'autant plus indigestes parfois que le matériel et les documents sont très inférieurs à ceux offerts par l'école parallèle, la T.V. surtout. (P. Guérin.)*

«Je ne suis pas de ceux qui noircissent complètement le tableau. Il reste que la pédagogie Freinet telle que nous l'envisageons (ou gions) n'est pas possible dans mon école. J'ai un C.M.1 de 28 élèves, gentils.

Problèmes : manque de maturité. Très difficile d'arriver au débat, car les gosses n'ont pas d'«arguments» à échanger. Ils vivent dans un nuage rose (même si les parents sont fauchés) et ne voient pas de problèmes, et ne font pas d'efforts. Je m'occupe du club de rugby. On se désespère en voyant des jeunes doués pour ce sport ne consentir aucun sacrifice pour y briller. Ce genre d'attitude se retrouve partout.

Autre chose : manque d'aptitude à exercer une responsabilité. Ils ne font rien d'eux-mêmes. Ça vient, mais... petit à petit. En particulier (voir nos B.T.Son) ils ne savent pas du tout écouter. Il faut quasi exercer une menace, exiger un silence parfait... alors on écoute. Et petit à petit ils s'aperçoivent que ce qu'ils entendaient vaguement présentait de l'intérêt.

Sur quel clavier jouer ? L'affectivité. Une chose ne m'a jamais déçu : la correspondance. Je dirai même : plus ça va, plus ça marche fort, mais pas pour les mêmes raisons qu'«avant». Ce n'est plus pour faire entrer le monde dans la classe : ils ont tout vu ! (mal, mais...). C'est pour avoir quelque chose à soi : MON correspondant, MA lettre... Ils ont dans ce domaine d'immenses possibilités de générosité.

Tout se passe comme si les gosses, tout en étant gâtés, n'ont pas des contacts d'une richesse affective suffisante. Il leur faut des sourires, la main dans les cheveux, les questions sur «Comment ça va ta sœur, ton chat ?...»

Il reste que je me plais toujours dans ma classe.» (Daniel Léger.)

«Je ne sais plus. Je sens le malaise tout autour de moi, pas seulement dans l'I.C.E.M. Les instits en ont assez, mais pourquoi ?

Tous ceux qui n'ont pas modifié leurs méthodes pédagogiques et qui déversent chaque jour un contenu que les enfants ne demandent plus (leurs sources d'informations et de formation sont pour beaucoup extérieures à l'école) se heurtent à une indifférence plus ou moins tumultueuse qui ne peut que les décourager.

Pour ceux-là, nous aimerions pouvoir dire que leur «non évolution» est la cause de leur malaise. Ce serait simple.

**Mais alors, pourquoi dans l'I.C.E.M. ? Pourquoi nous aussi, qui cependant essayons de changer quelque chose ?**

Il faut une telle disponibilité que si nous avons des effectifs raisonnables, 15 à 18 enfants, nous raccrocherions sans doute.

Les enfants étant devenus ce qu'ils sont, il faut nous permettre d'assumer la même disponibilité sans nous épuiser et nous détruire.» (Jocelyne Pied.)



«Bien que notre école soit dans un vieux quartier, je ne peux que confirmer les échos qui te sont parvenus. Les enfants sont de plus en plus instables, ne peuvent fixer leur attention.

L'audiovisuel a cependant encore un impact, mais lorsqu'il faut mener à bien un montage, c'est parfois difficile d'obtenir leur participation jusqu'au bout. Je suis peut-être trop exigeant aussi ?» (Pierre Legot.)



«J'étais allée au congrès de Nantes, avec le besoin de parler de «menaces» que je sentais peser sur l'enseignement, j'en suis revenue avec la responsabilité du chantier «Vie scolaire» et l'impression d'être «passée à côté du sujet» et de n'avoir rencontré à la réunion 2<sup>e</sup> degré que peu de gens le ressentant comme moi et surtout qu'il n'était pas de bon ton de parler de ces problèmes — le pédago Freinet étant au-dessus de tout ça ? faisant fi de ces questions ? ou bien vivant hors du contexte commun ? Je ne sais pas. De plus, je ne vais pas reprendre la lecture de La Brèche dans le détail (j'ai pas l'temps) mais certains textes me donnent la même impression. P.F. = pédagogie de la réussite, si tu ne réussis, ne cherche pas d'excuses, ce ne seront que des alibis. A tel point que lorsque tu dis : «Je me débats... face à des facteurs dont je n'ai plus toute la maîtrise», j'ai pensé : «Ah ! Bon.» Façon de parler bien sûr. je vis ça très mal, et je ne le sens plus au niveau de «menaces insidieuses», mais de réalités très dures, de conditions matérielles — et autres conditionnements — qui «démolissent» non seulement tout effort pédagogique — je ne parle même pas P.F., je n'ose plus ! mais menacent très directement l'enfant, dans son équilibre psychique et physique. Pour préciser ces menaces qui prennent corps, je pense à la circulaire sur les effectifs en 2<sup>e</sup> cycle, par exemple !

Je ne peux plus parler P.F. non plus à propos de classes vivant dans les conditions qui sont celles de mon C.E.S. (annexé à un lycée) et je reste «pantoise» devant mes petits 6<sup>e</sup>, effarés, excités, agressifs, et si les conditions d'accueil ne font pas la P.F., il me semble qu'un milieu de vie où il est possible... de vivre est indispensable.» (Pierrette).



«Chez beaucoup de collègues, hors I.C.E.M. et I.C.E.M., c'est la panique, qu'on n'ose pas toujours avouer, devant ce nouveau public scolaire.

Moi-même je m'interroge. Je me plains de mes 135 élèves (= 135 discrets + tout le reste). Mais si j'avais 25 élèves par classe, cela irait-il forcément mieux ? En tout cas c'est un beau gâchis. Je vis au jour le jour, je pique des crises, j'en ai honte.

Le paradoxe : comme nous sommes (je crois) plus exigeants que la moyenne des collègues, nous risquons (c'est mon cas) de passer pour plus casse-pieds que les autres profs aux yeux des élèves !» (J.B.)



«Au second degré, doit-on continuer à faire cours parce que c'est sécurisant ou accentuer la rupture ?» (C.P.)



«Dans les sept classes que je fréquente d'heure en heure de la 6<sup>e</sup> à la 4<sup>e</sup> de ce collège, je ne découvre qu'un seul groupe classe de 16 élèves dans lequel les élèves s'acceptent en tant que collectivité. Pour les autres, ce sont des tensions perpétuelles entre individus plus ou moins regroupés par deux, trois ou quatre... selon leurs affinités. Le travail n'est pris en charge que par le professeur (qui s'y oblige souvent) et au coup de sonnette, le château de cartes s'écroule en moins d'une seconde, quel que soit l'intérêt apparent. Et on s'empresse de courir à l'«occupation» suivante dans les cris, l'agitation agressive, en brisant ou bousculant au passage. On va faire durer le plus longtemps possible ce bouillonnement et même pendant la classe il en restera un frémissement qui couvre l'explosion qui suivra. Est-ce qu'ils ont besoin de cet exutoire à la contrainte imposée par un travail trop «fermé» — ou bien — les rythmes de vie sont-ils tellement excessifs que la moindre contrainte d'activité structurée se change en refoulement.

Et pourtant !

Et pourtant, il est des moments où chacun des individus, même les plus «terribles» se prennent en charge spontanément, s'intéressent et produisent un effort, se donnent aux autres, acceptent. Il est des moments heureux où la classe fonctionne. Chacun investit ses capacités au maximum. C'est bref. Car très vite les tensions ressurgissent de la part de l'un ou de l'autre, on coupe la parole, on agresse. L'autorité amicalement souhaitée du professeur s'use quotidiennement à recoller les morceaux d'activité. Travail émietté.

Certains de nos collègues ont sans doute réussi à résoudre ce problème et connaissent des classes homogénéisées dans le travail, des classes qui se sont prises en charge. Je voudrais qu'ils nous en parlent et qu'ils nous disent si les problèmes que nous évoquons, Pierre et moi, n'existent pas. Ou bien si les conditions existent, dans quelles proportions elles interviennent dans la vie du groupe, comment elles s'y résolvent.

Et Pierre ajoute :

«Nos techniques d'expression et de communication sur tous les supports n'obtiennent plus l'adhésion immédiate des enfants. Parallèlement à leur introduction, il faut apporter une rééducation à la relation avec les objets, le réel, les autres, beaucoup plus longue que par le passé. Une stratégie précise est nécessaire, ce qui implique de la part de l'éducateur un décodage du comportement actuel des enfants, et une connaissance précise de nos techniques et de leurs outils.»

J'essaie de te comprendre, Pierre, mais je transpose dans le monde du collège.

J'ai été frappé d'une information que j'ai reçue à la radio : «L'adolescence est une invention de ce siècle.» Pour tenter de comprendre l'évolution, je fais deux points fixes : 1980, et ce temps qui n'est pas si lointain que notre jeunesse l'ait un peu connu. En ce temps-là, il existait des jeunes de 12 à 21 ans qui étaient inclus dans l'activité économique ou laborieuse des adultes, ne se différenciant guère de ceux-ci que par le jeune âge, leur avant-majorité. Ils se sont trouvés peu à peu exclus des activités réelles et responsables. Aujourd'hui, un jeune doit attendre sa presque majorité pour avoir le droit au travail. Et l'école s'est prolongée dans l'adolescence pour boucher le trou, un purgatoire. Elle n'a plus de sens ; les adolescents le sentent ou le devinent. Ils l'acceptent et la souhaitent parce qu'elle est leur lieu de rencontre le plus fréquent, ils se souhaitent mutuellement en groupe(s). Ils en refusent implicitement, sans pouvoir y échapper, les structures anciennes qui perdurent. Exprimant leurs désirs, ils disent :

«Nous aurions trois ou quatre heures de cours le matin, dans des pavillons au milieu d'un parc ; l'après-midi nous nous retrouverions pour parler avec nos professeurs, profiter de leurs connaissances, sortir, visiter, observer, cultiver nos préférences.» (Je cite plusieurs textes libres.)

Dans cette situation actuelle dramatique (où le comique se mêle au tragique, l'espoir au découragement) il reste des valeurs qui sont encore reconnues des adolescents, le besoin de coopération, le besoin de relation, la nécessité de l'élévation des connaissances et de la culture.

Dans les moments difficiles, qu'on ne leur parle pas de punitions, mais de progrès, d'amitié, et l'on ressent leur consentement. Contradiction ? Ils préfèrent Collaro-Show ou Tarzan au spectacle (simultané) d'une œuvre de Mauriac qu'ils qualifient de production de croulants (dixit lycéen de seconde), et pourtant ils apprécient Onéguine (opéra) reçu en groupe dans la classe et au théâtre municipal.

S'il est vrai que l'adolescence s'est créée récemment comme un âge distinct de la vie, est-ce que les adultes ne sauront la reconnaître que pour l'exploiter ou la tenir sous le boisseau (tendance actuelle) ; ou bien les adolescents sauront-ils, auront-ils la force malgré tous de se prendre en charge et de créer l'adolescence ?» (Gabriel Barrier).

Et nous ? Saurons-nous les aider ?

---

Répondre à Janou LÉMERY, 64 boulevard Berthelot, 63000 Clermont-Ferrand.

---